

de classe? – permettrait de faire ressortir avec plus de contrastes les réalités observées. On peut aussi parfois déplorer des conclusions trop schématiques, comme celle de Shagufa Kapadia sur l'Inde, qui ne voit dans les pratiques de consommation à contre-courant des injonctions normatives qu'un compromis entre un « idéal » (tout aussi normatif) et une appétence des plus jeunes pour ce qui représenterait la modernité. Or, une telle vision oblitère, d'une part, les potentialités subversives nichées dans ces pratiques et, d'autre part, les discriminations ethniques et de caste déterminées par les conventions alimentaires.

Par ailleurs, alors que la préface et l'introduction valorisent l'autochtonie des auteurs et autrices en la présentant comme une manière de « décoloniser les savoirs »

(p. 8), le fait de les isoler dans un ouvrage aréal semble contre-intuitif. En effet, si celui-ci permet de rendre visibles des situations souvent délaissées par une littérature occidentalocentrée, le choix de regrouper ainsi des chercheurs et chercheuses exclusivement originaires des « Suds » en raison de ce manque de représentativité interroge : s'il est certain qu'on peut y lire le rejet d'une anthropologie coloniale qu'il revient de mettre à distance, faire dialoguer des chercheurs et chercheuses africain(e)s et non africain(e)s sur des questions internationales telles que l'alimentation, et abattre ainsi des frontières que cet ouvrage contribue à renforcer, aurait probablement été politiquement et scientifiquement encore plus fécond.

Aël Théry

---

**Peter A. Jackson**

*Capitalism, Magic, Thailand. Modernity with Enchantment*  
Singapore, ISEAS-Yusof Ishak Institute, 2022, 381 p., bibl., gloss., index, fig.

**A**U TOURNANT du xx<sup>e</sup> siècle, Max Weber envisageait la modernité comme un processus inéluctable de rationalisation séculière et de désenchantement. Pourtant, selon l'auteur du présent ouvrage, une telle prédiction est infirmée par la prolifération des cultes magico-religieux en Thaïlande depuis le boom économique des années 1980. Ces cultes présentent plusieurs caractéristiques. Plutôt que d'exprimer une forme de résistance idéologique au capitalisme néolibéral, ils s'efforcent de satisfaire sa finalité première – l'enrichissement – par le recours à des moyens magiques. C'est la raison pour laquelle Peter Jackson les nomme « cultes à la prospérité » (sans toutefois que cette formule n'ait d'équivalent en thaï). Ces pratiques dévotionnelles doivent ensuite leur succès au fait qu'elles se développent hors de tout cadre doctrinal. L'efficacité dont elles sont investies tient à la performativité escomptée de l'acte rituel et, en amont, à

l'instauration d'un pacte de patronage avec une figure puissante, construit à grand renfort de marques de respect et d'offrandes. Le pragmatisme qui est au fondement de ces formes de religiosité favorise la « polytropie »<sup>1</sup> des dévots, c'est-à-dire leur propension à cumuler, selon la nature de leurs attentes, les gestes de vénération à l'adresse de divinités ou de personnages charismatiques relevant de répertoires religieux différents. Ils combinent, par exemple, la fréquentation de fameux bonzes thaumaturges thaïs, producteurs d'amulettes, avec la vénération de déités du panthéon brahmanique, telles que Ganesh et Brahma, et de la divinité du bouddhisme mahayana chinois, Kuan Im (requalifiée localement

1. On doit cette notion à Michael Carrithers : cf. « On Polytypy: Or the Natural Condition of Spiritual Cosmopolitanism in India, the Digambar Jain Case », *Modern Asian Studies*, 2000, 34 (4) : 831-861.

en déesse du commerce). Enfin, ces cultes voués à l'enrichissement personnel, ostracisés lors de la première phase de la modernité, lorsque les souverains réformateurs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle promouvaient un bouddhisme exempt de toute vénalité et superstition, ont inversement acquis au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle une place centrale dans la praxis sociale, en lien avec la montée en puissance du consumérisme. Ils ont contaminé les pratiques d'une frange importante du clergé, dans le cadre d'un mouvement qualifié de *phutta phanit* («bouddhisme affairiste»), ont imposé leur présence dans l'espace public et les centres commerciaux, font les gros titres des médias et ils se sont même approprié l'image des rois les plus populaires pour les transformer en patrons occultes de la réussite matérielle. Ce faisant, ils confèreraient une aura d'enchantement magique à l'expression locale de l'idéologie néolibérale et favoriseraient la participation massive, sans rupture culturelle, de la population thaïlandaise à l'économie de marché.

Dans une première partie où il pose le cadre théorique de l'étude, Peter Jackson synthétise les critiques adressées à Max Weber pour son approche datée et européocentrique de la modernité, tout en reconnaissant au célèbre sociologue allemand des circonstances atténuantes. Il ne pouvait prévoir, en son temps, la complexification progressive du processus de modernisation qui lui donne un caractère «post-rationnel», tant les contradictions qui le minent de l'intérieur apparaissent désormais au grand jour. En contrepoint, le modèle interprétatif qui lui paraît le plus pertinent est celui de la «constitution moderne» proposé par Bruno Latour<sup>2</sup>. Pour ce dernier, la différenciation entre modernité rationnelle et prémodernité superstitieuse est un mythe entretenu par l'ensemble des détenteurs occidentaux du pouvoir et de l'autorité. À l'encontre de cette illusion, la modernité, selon Latour, se définit au travers d'un jeu conflictuel d'opérations épistémiques (ou non) impliquant les mouvements antinomiques de la purification idéologique et de l'hybridation pratique. Dans le cas thaïlandais,

la modernité du bouddhisme réformateur participe à la dynamique de la rationalisation purificatrice, tandis que la modernité des cultes à la prospérité témoigne d'un processus d'hybridation inhérent à la pratique rituelle. Or, d'après Peter Jackson, la tension entre les deux mouvements s'est résorbée à partir des années 1980, lorsque la royauté et l'État n'ont plus cherché à réformer le clergé bouddhique, laissant le champ libre à la prolifération des pratiques magico-religieuses en son sein et dans de multiples autres sphères de la société thaïlandaise.

La deuxième partie de l'ouvrage permet de prendre la mesure de cette expansion protéiforme des pratiques magiques. À partir des riches matériaux ethnographiques qu'il a collectés, complétés par les observations d'autres auteurs, Peter Jackson décrit les principaux cultes apparus dans le pays depuis les années 1980, ainsi que la manière dont ils ont pénétré l'économie de marché *via* notamment la production massive de porte-bonheurs (amulettes, statuettes, tissus imprimés de formules magiques et même timbres postaux à l'effigie de moines thaumaturges). Il examine aussi la place occupée par ces nouveaux cultes dans les sphères du pouvoir et de l'autorité, sur la base d'un canevas analytique qui dégage les grandes propriétés du champ religieux thaïlandais. Celui-ci se signale, certes, par la domination hiérarchique du bouddhisme en termes structuraux et symboliques, mais aussi par l'adhésion contextuelle à des référentiels onto-cosmologiques variés et incommensurables, sans volonté de mise en cohérence, l'accent mis sur la pratique rituelle se faisant par ailleurs au détriment de l'harmonisation doctrinale. Malgré leur hétérogénéité, les pratiques magiques en Thaïlande partagent un corpus de symboles qui facilite le passage de l'une à l'autre. La numérologie auspiciuse avec les chiffres 5, 8 et 9, examinée au chapitre VI, en offre une bonne illustration, en même temps qu'elle révèle l'élargisse-

2. Cf. Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991 («Armillaire»).

ment du recours à la magie lors de prises de décision dans de multiples registres. Dans ce pays d'Asie du Sud-Est, les coups d'État sont organisés des jours propitiatoires – le dernier en date, en 2014, débuta à 9 heures du matin, le 9 septembre – et le montant du budget de la nation inclut des chiffres fastes : en 2002, Thaksin Shinawatra, alors Premier ministre, demanda à ce qu'on affiche la somme de 999 900 millions de bahts au lieu du trillion.

Dans la troisième et dernière section de l'ouvrage, Peter Jackson analyse plus en profondeur les processus qui, dans leur synergie, sont à l'origine selon lui de l'« enchantement » de la modernité néolibérale thaïlandaise. Outre le recul du rationalisme réformateur de l'État et de la royauté, il évoque l'action décentralisée mais convergente d'une multitude de spécialistes religieux et simples dévots. Ceux-ci multiplient les récits et images qui auréolent d'une efficacité magique les cultes à la prospérité. Les médias traditionnels et les nouvelles technologies de l'information et de la communication fournissent une audience nationale aux événements miraculeux ainsi élaborés. L'implication d'une frange importante du clergé bouddhique dans le phénomène contribue à sa légitimation. Elle estompe en effet les anciennes barrières morales qui stigmatisaient l'enrichissement personnel au nom de l'idéal de renoncement incarné par l'institution monastique. Enfin, la performativité prêtée aux rites est censée apporter des réponses simples, rapides, efficaces, ancrées dans la culture locale, à des problèmes complexes, aux causalités multiples, pour la solution desquels la mobilisation de moyens « rationnels » est soit hors de portée, soit inopérante.

La thèse qu'expose Peter Jackson dans ce livre est originale et présente un intérêt épistémologique qui dépasse l'examen du seul cas thaïlandais. Elle déconstruit en effet, sur la base de nouveaux et solides arguments, l'opposition pensée magique/pensée rationnelle sur laquelle prennent appui la plupart des théories de la modernité. À l'inverse, elle montre que la ritualité magique peut,

dans certains contextes sociétaux, soutenir l'idéologie néolibérale, fer de lance de l'hyper-modernité, en cultivant l'illusion du progrès matériel pour tous. Cette proposition présente néanmoins deux défauts. Concernant tout d'abord le traitement des matériaux thaïlandais, elle souffre d'un manque de contextualisation historique et sociologique. Elle oublie justement de préciser que les principaux promoteurs et adeptes des cultes à la prospérité sont des citoyens, membres des classes moyennes et supérieures, qui revendiquent une ascendance chinoise pour une forte proportion d'entre eux et dont les revenus dépendent plus ou moins directement de l'entrepreneuriat capitaliste. Le pragmatisme éclectique qui caractérise leur approche des faits religieux dénote, certes, de leur ouverture sur le monde, mais n'est en rien transposable à la majorité rurale de la population thaïlandaise. Si Peter Jackson établit une corrélation pertinente entre le boom économique des années 1980 et le foisonnement des cultes ayant l'enrichissement pour finalité première, il omet de rappeler que ce boom résulte pour l'essentiel du dynamisme entrepreneurial des Sino-Thaïs. Or, les années 1980 marquent un tournant majeur dans la manière dont l'opinion publique perçoit les membres de cette minorité. Auparavant traités en citoyens matérialistes au patriotisme douteux, les Sino-Thaïs furent inversement érigés au cours de cette décennie en champions du nationalisme économique thaïlandais et incarnèrent dans les médias un modèle de réussite sociale à suivre. Au cours des décennies suivantes, leur influence dans les médias et dans l'arène politique s'accrut considérablement. Or, on ne peut comprendre la popularité acquise par le thème de l'enrichissement personnel dans la sphère religieuse thaïlandaise sans faire référence à la sinisation des élites du pays.

L'autre défaut de la thèse de Peter Jackson, d'ordre épistémologique, tient au fait qu'elle reste prisonnière des concepts mobilisés en son temps par Max Weber. Il en va ainsi de la notion d'« enchantement », qui introduit une connotation quasi messianique. La raison

d'être des cultes de prospérité thaïlandais est-elle réellement l'«enchantement» de la modernité et de la *doxa* néolibérale, ainsi que l'affirme l'auteur? La prolifération de ces cultes et la précarisation économique qui affecte la majorité de la population du pays suggèrent au contraire qu'ils représentent des expédients au sentiment d'incertitude

et d'insécurité que génèrent les faillites, les pertes d'emplois et le surendettement des ménages. Autrement dit, ils servent plus à panser les meurtrissures provoquées par le capitalisme qu'à lui conférer un caractère enchanteur.

Bernard Formoso

### Stéphanie Geneix-Rabault & Monika Stern, eds

*Quand la musique s'en mêle dans le Pacifique Sud.*

*Création musicale et dynamiques sociales*

Paris, L'Harmattan, 2021, 258 p., bibl., ill. (« Cahiers du Pacifique Sud contemporain » 8).

CET OUVRAGE collectif dirigé par Stéphanie Geneix-Rabault et Monika Stern a le mérite d'engager une réflexion interdisciplinaire autour de questions restées longtemps en marge des recherches ethnomusicologiques francophones. Il s'agit du premier volume présentant une analyse des aspects de l'industrie musicale et des musiques populaires dans le Pacifique Sud. En fait, dans cette région du monde souvent prisonnière d'un prisme exotisant et fixiste, les sciences humaines se sont surtout intéressées aux musiques dites « traditionnelles », au détriment des formes hybrides, alternatives et urbaines qui, jusqu'au début de ce millénaire, n'étaient que rarement considérées comme des objets de recherche légitimes. Cela évoque le célèbre débat sur les « traditions inventées » qui, dans les années 1980 et 1990, a dominé le champ océaniste<sup>1</sup>. Cependant, les coordinatrices de l'ouvrage entendent se démarquer d'une approche clivante qui opposerait, d'un côté, les études de répertoires musicaux jugés « authentiques » et, de l'autre, celles portant sur des pratiques nées de contacts et de mélanges d'influences, en proposant une perspective plus contemporaine des problématiques qui ont habité la discipline pendant le siècle dernier. Les neuf travaux qu'elles ont réunis mettent ainsi en lumière la richesse des stratégies musicales déployées

au sein des îles de l'océan Pacifique : de Guam au Japon, en passant par les Tonga, le Vanuatu, la Nouvelle-Calédonie et la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Ils démontrent que l'éclairage des musiques populaires – que l'on pourrait aussi appeler « hybrides » et/ou « contemporaines » – permet de lire autrement certaines dynamiques sociales, politiques et économiques qui traversent (ou ont traversé) ces archipels.

Dans le chapitre introductif, Stéphanie Geneix-Rabault et Monika Stern (« Dynamiques musicales dans le Pacifique Sud », pp. 13-48) racontent une histoire peu connue de la diffusion de l'industrie musicale dans le Pacifique. Il en ressort que, dans les cultures océaniques, les échanges et les transformations s'inscrivent dans une longue tradition et représentent des éléments essentiels de production sociale et culturelle, bien avant la période coloniale. La circulation de biens et de personnes, et

1. Cf. : Alain Babadzan, « Avant propos. Culture, coutume, nation : les enjeux d'un débat », *Journal de la Société des océanistes*, 1999, 109 : 7-12 ; Christine Hamelin & Éric Wittersheim, eds, *La Tradition et l'État. Églises, pouvoirs et politiques culturelles dans le Pacifique*, Paris, L'Harmattan, 2002 (« Cahiers du Pacifique Sud contemporain » 2) ; Michael C. Howard, « Vanuatu : The Myth of Melanesian Socialism », *Labour, Capital and Society*, 1983, 16 (2) : 176-203.